

Compétition mondiale

Des mondes qui disparaissent

Mathieu Perreault

Numéro 240, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, M. (2005). Compétition mondiale : des mondes qui disparaissent. *Séquences*, (240), 24–25.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2005

COMPÉTITION MONDIALE

DES MONDES QUI DISPARAISSENT

Une jeune Égyptienne veut suivre les traces de sa défunte mère, danseuse du ventre, en suivant les cours d'un professeur qui lui enseigne à danser autour de son pied droit dressé, qui doit toujours rester en contact avec le sol. À 2000 km de là, dans une triste ville de Belgique, une autre jeune femme, aspirante esthéticienne, supporte mal les leçons de sa mère qui lui montre comment déambuler pour les concours de beauté, en se pratiquant à marcher avec un dictionnaire sur la tête.

Mathieu Perreault

Ces deux séquences, à la fois semblables et contraires, illustrent une tendance lourde de la compétition du 29^e Festival des films du monde de Montréal : la référence à des mondes qui disparaissent, à un passage de génération. De **La Laitière** au vainqueur du Grand Prix des Amériques, **Offscreen**, les films de la compétition se sont faits témoins de milieux sociaux en péril, menacés par la modernité et la mondialisation.

On retrouve ici des thèmes porteurs, en ce début de millénaire : les échecs économiques et amoureux des parents qui compliquent la vie de leurs enfants adultes; l'abandon du terroir, où il est devenu trop difficile de gagner sa vie convenablement; la violence faite au corps des femmes, au nom de la beauté. **Miss Montigny** décrit la difficulté de couper les ponts avec un passé familial et social inadapté à la modernité — qu'il s'agisse du modèle traditionnel de famille, où la femme décide seule de l'organisation de la maison, ou du rêve absurde qu'un concours de beauté va régler tous les problèmes. On ne peut s'empêcher de penser à l'attrait de la loterie pour les couches les plus pauvres de la population.

De La Laitière au vainqueur du Grand Prix des Amériques, Offscreen, les films de la compétition se sont faits témoins de milieux sociaux en péril, menacés par la modernité et la mondialisation.

Dunia, de son côté, suit l'adaptation difficile d'une jeune femme du Caire au conservatisme croissant de la société égyptienne. Son père venait d'un village de campagne et sa mère, du Caire, où elle était danseuse du ventre; les deux sont morts quand Dunia était enfant. La famille paternelle en a profité pour reprendre le contrôle sur la vie de Dunia, et la soustraire à l'influence de sa famille maternelle, jugée dissolue.

Dunia et **Miss Montigny** partagent le refus des contraintes imposées par la famille. Les deux héroïnes trouvent leur salut en suivant leur cœur, malgré la violence qui leur est faite au nom d'un idéal féminin : la chirurgie esthétique pour Sandrine, l'excision pour Dunia.

Le passage des générations et la disparition du terroir sont aussi à l'honneur dans les deux films japonais du FFM, **La Laitière** d'Akira Ogata (Prix du jury), et **Kamataki** du Québécois Claude Gagnon (Prix de la mise en scène, Prix de la Fipresci, Prix du public).



Dunia

Cette tendance rappelait peut-être le sort du FFM, menacé par d'autres festivals de cinéma montréalais, trahi par ses bailleurs de fonds, et qui doit se battre bec et ongles pour sa survie.

Car c'est bel et bien de survie dont parlent **Dunia**, le film égyptien réalisé par la Libanaise Jocelyne Saab, et **Miss Montigny**, le film belge réalisé par Miel van Hoogenbemt. **Miss Montigny** est l'histoire de Sandrine, une jeune esthéticienne qui peine à gagner sa vie dans une ville ouvrière, Montigny, frappée par la crise et les restructurations. Sandrine veut ouvrir son propre salon de beauté, qui serait le premier de la ville. Elle compte pour ce faire sur la bourse d'un concours de beauté local.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2005

Offscreen, qui a également valu le Prix d'interprétation masculine à Jan Decleir, l'interprète de John, se veut une réflexion sur les théories du complot qui abondent dans notre culture.



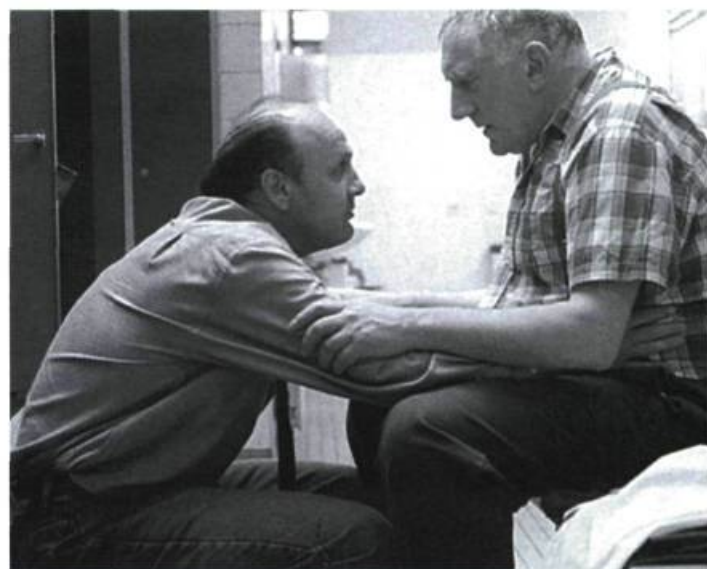
La Laitière

La Laitière suit les pérégrinations matinales d'une livreuse de lait en bouteille quinquagénaire, Minako, et la cour silencieuse qu'elle et son amour d'enfance, marié à une autre femme, se livrent. Voir Minako descendre en vélo dans le noir, avant l'aube, la grande côte de la petite ville dont elle habite les hauteurs, puis marcher dans les rues étroites, toutes en escaliers, pour livrer ces petites bouteilles plus chères, mais combien meilleures, que le lait en carton, cause un pincement au cœur, à l'idée que ce monde calme disparaît lentement.

La Laitière suit les pérégrinations matinales d'une livreuse de lait en bouteille quinquagénaire, Minako, et la cour silencieuse qu'elle et son amour d'enfance, marié à une autre femme, se livrent.

On a la même impression de quiétude en suivant les lents mouvements de l'oncle du héros de **Kamataki**, un jeune Québécois qui a tenté de se suicider, et qui a été envoyé chez son oncle japonais pour retrouver un sens à sa vie (le père du jeune Québécois, d'origine japonaise, est mort quand il était enfant).

Le thème du monde qui change irrémédiablement se retrouve même chez le vainqueur du Grand Prix des Amériques, **Offscreen** du Néerlandais Pieter Kuijpers. **Offscreen** est *a priori* un suspense sur une prise d'otage dans un édifice d'Amsterdam, par un chauffeur d'autobus proche de la retraite, John, dont la seule revendication est une rencontre avec un dirigeant de la compagnie Philips.



Offscreen

Offscreen, qui a également valu le Prix d'interprétation masculine à Jan Decleir, l'interprète de John, se veut une réflexion sur les théories du complot qui abondent dans notre culture. Mais il s'agit en même temps d'un témoignage sur la violence des changements sociaux (l'ambivalence des *baby-boomers* envers la retraite) et technologiques. L'intégrisme qui répond à ces changements, qu'il soit moral ou économique, génère son lot de drames humains. Cette année, le FFM a disséqué les grands changements de société avec un microscope sans pitié.